

dispositif clinique d'analyse des pratiques d'équipe permet de soutenir un mouvement de dépassement des idéologies propres aux formations initiales.

Jacques Lévine formule l'hypothèse d'une construction de la non-adhésion scolaire, au travers d'une identité familiale négative. Son dispositif de soutien au soutien prend alors la valeur de restitution du « droit d'exister malgré ça ». Lévine montre comment ce dispositif s'occupe d'abord de l'enseignant aux prises avec un empêchement à penser, plutôt que de s'intéresser directement à un élève. C'est en désintoxiquant la relation maître-élève de cet empêchement à penser, en autorisant la prise de distance par l'utilisation du groupe de soutien au soutien comme « sein-poubelle », réceptacle des mauvais objets internes, que l'appareil à penser de l'enseignant peut à nouveau fonctionner.

Christine Page montre comment le jeu dramatique offre aux futurs enseignants de développer des compétences par l'improvisation, les changements de point de vue et l'engagement dans des projets collectifs.

Au final, le lecteur retient que les auteurs de la revue plaident pour la prise en compte de la dimension inconsciente de la classe en formation initiale ou continue et encouragent le développement des groupes d'analyse de pratiques professionnelles à orientation clinique. On note également que de nombreuses résistances sont à l'œuvre dans l'institution. Enfin, on garde l'impression que tous les arguments en faveur d'une dimension clinique dans la formation des enseignants ne sont pas tous également étayés : certains auteurs analysent et formalisent leur propre expérience de formateur en IUFM, d'autres conduisent des groupes d'analyse de la pratique et en rendent compte, d'autres enfin s'appuient sur les résultats des recherches qu'ils ont conduites.

Jean-Luc RINAUDO
CREF, Université Paris X Nanterre

HOUSSAYE Jean (2001). – *Professeurs et élèves : les bons et les mauvais*, Paris, ESF, 162 p.

Qu'on le veuille ou non, les disciplines – comme les États – jouissent d'autant plus de prestige qu'elles peuvent se prévaloir d'un long passé, sur lequel elle peuvent se retourner pour en écrire l'histoire. Les sciences de l'éducation souffrent assurément de leur jeunesse, que d'aucuns ne manquent pas de stigmatiser.

C'est à réparer ce péché de jeunesse que travaille le récent ouvrage de J. Houssaye, en se donnant pour mission de « contribuer à la constitution et au développement de

l'histoire des sciences de l'éducation » (p. 10). Pour ce faire, un fil conducteur : les notions de bons et mauvais élèves, de bons et mauvais professeurs ; qu'en a-t-on dit et comment l'a-t-on dit, au fil du XX^e siècle ? Sept chapitres découpent donc le siècle qu'ils nous font parcourir. Comme souvent dans ce type de rétrospectives, les choses vont lentement au début (fin du XIX^e siècle) mais « plus le siècle prend de l'âge et plus les études en éducation sur les bons et les mauvais professeurs et élèves sont abondantes » (p. 67) aussi, quand le chapitre 2 couvre trois décennies, les chapitres 4, 5, 6 et 7 n'en couvrent, chacun, qu'une demie.

Le projet pourrait être fastidieux, ou pesamment érudit (la bibliographie compte neuf pages), si l'auteur n'y introduisait une touche très personnelle dans la forme, mais aussi sur le fond.

Jean Houssaye a l'art des titres et des formules. La table des matières mériterait, à elle seule, une recension pour son sens du jeu de mots, du clin d'œil, voire du calembour. Qu'on ne se fie pourtant pas à cet habillage ludique ; derrière les pirouettes verbales, ce sont de très sérieuses analyses qui s'annoncent. Non content de recenser un siècle d'écrits sur les élèves et les maîtres, bons ou mauvais, Jean Houssaye enquête sur le statut épistémologique des discours tenus et y repère la constante « collusion entre le descriptif et le normatif » (p. 154) qu'il estime être « dans la nature des sciences de l'éducation », sans qu'il y ait à le déplorer. C'est là un « premier chemin de traverse » de cet itinéraire historique. Un second est balisé par un objet que l'auteur reconnaît « obsessionnel », le triangle pédagogique. Chaque époque se le voit appliqué, fous et morts échangeant périodiquement leurs places. Un troisième, enfin, concerne le sens que chaque moment a prétendu accorder à l'éducation. Les conflits de sens qui ont agité le siècle s'apaiseraient en ses dernières années, permettant à Jean Houssaye de clore son ouvrage sur le *happy end* d'un retour de la pédagogie.

177

Le siècle est donc bien quadrillé : parcouru dans sa linéarité chronologique et traversé par ces approches structurelles. Le pari était osé et l'auteur a eu la prudence de devancer deux objections qu'on risquait de lui faire : d'une part, l'exhaustivité n'est pas visée et cela se conçoit bien, mais surtout et d'autre part, l'exposé assume ne pas « s'en tenir à une stricte fidélité restrictive » pour s'attacher à « dessiner un paysage de sens » (p. 10). Plus encore qu'un travail d'historien, c'est un travail d'interprète que mène Jean Houssaye.

La difficulté est sans doute là et, quelques précautions qui soient prises, le lecteur pourra toujours juger bien large, la liberté prise pour construire ce « paysage de sens ». Le paysagiste sélectionne nécessairement ce qui sera autorisé à pousser et ce qui subira des coupes sombres, la nature foisonnante devant être mise au pas pour se conformer au dessin (dessein) de l'homme de l'art. L'itinéraire que propose

J. Houssaye est d'une clarté lumineuse, une main invisible semble s'être plu à harmoniser les voix (et voies) discordantes de la psychologie et de la sociologie (termes qui sont d'ailleurs à mettre au pluriel) : ces voix qui – au long du siècle – ont tour à tour revendiqué de tenir le pupitre des ténors, deviendraient de plus en plus semblables tant dans leurs objets que dans leurs propos et dans leurs intentions » (p. 149) « en abordant le troisième millénaire ». Cette histoire des sciences de l'éducation, en passe de devenir la science de l'éducation, est donc très curieusement platonicienne : elle produit l'un avec le multiple ! Serait-ce à dire qu'on ne relègue pas aussi simplement la philosophie ? Que cette dernière revient par la fenêtre quand on la chasse par la porte ? Car, c'est bien à une éviction de la philosophie que procède Jean Houssaye. Il évoque la « période philosophique » comme d'autres parleraient de l'ère glaciaire, un avant révolu et obsolète. L'ouverture sophistiquée de l'introduction donne d'ailleurs le ton : « La réussite scolaire est un échec. L'échec scolaire est une réussite » (p. 9). On ne plagie pas Gorgias gratuitement. Pourtant, le projet d'interpréter un siècle de recherches sur l'éducation et d'y repérer le sens qui y était donné à l'acte éducatif pouvait difficilement faire fi de tout esprit philosophique. Les sciences de l'éducation sont sans doute des sciences encore trop jeunes pour n'avoir pas à rejeter si cavalièrement la discipline dont elles se sont séparées ; les mathématiques (pour ne citer qu'elles) n'ont pas ce besoin et dialoguent volontiers avec la philosophie.

Le « paysage de sens » que dessine Jean Houssaye est donc à parcourir : le lecteur-promeneur avancera à grandes enjambées dans l'allée découverte des années 40 à 60, il ralentira le pas pour observer les jeux de lumière contrastés du carrefour des années 1970-1979, il s'engagera à pas lents dans les quatre bosquets touffus qui le conduiront à la fin du siècle, où l'attendent les rives paisibles de la pédagogie.

178

Cette histoire heureuse des sciences de l'éducation ne doit pourtant pas être perçue comme une bluette naïve. L'auteur-artiste sait bien que « du rêve à l'illusion, la nuance n'est qu'apparence » (p. 149), le dire c'est d'abord se prémunir de sombrer dans l'illusion, c'est ensuite en appeler à ce que toutes les énergies travaillent à faire du rêve une réalité. Il y a quelque chose de très stimulant dans cet ouvrage : ce regard jeté sur le passé invite à aller de l'avant, à travailler à ce que nos recherches sur les élèves et les professeurs convergent, quelles que soient nos disciplines d'attache, dans un souci d'amélioration. « Dresser la carte pour donner le cap » est une jolie formule que Jean Houssaye emploie pour qualifier le travail des sociologues (p. 149), elle s'applique très bien à son propre ouvrage.

Sylvie SOLÈRE-QUEVAL
Université Lille 3